

traîne de nouveau au jeu, en feignant de l'en détourner : tout est perdu. Beverley, saisi par ses créanciers, est conduit en prison. Jarvis, le fidèle serviteur, sa femme et son fils, l'y accompagnent ; enfin le désespoir s'est emparé de l'âme du joueur. Pendant que sa femme s'est absentée, il trouve un prétexte pour éloigner Jarvis et s'empoisonne. Il veut délivrer son enfant, tranquillement endormi à ses côtés, d'une vie malheureuse, et il va poignarder cette innocente victime de son inconduite, lorsque Mme Beverley arrive à temps pour arrêter son bras. Il est libre, sa fortune est rétablie, la mort vient de purger la terre de Stukeli ; il pourrait encore être heureux ; mais il est trop tard : le poison produit son effet, et le malheureux expire dans les bras de sa femme, de Leusson et de Jarvis.

Beverley a été dans son temps une tragédie bourgeoise fort courue ; de nos jours, ce n'est plus qu'un drame médiocre, toujours estimable d'intention, mais singulièrement repoussable au point de vue de la forme. On aurait peine à se figurer le succès qu'il obtint à son apparition. Avant Saurin, Regnard avait mis le Joueur sur la scène ; après lui est venu Victor Ducange, auteur de la *Vie d'un joueur*. Ces trois pièces, dont le fond est le même et dont les détails sont si différents, pourraient révéler les changements qu'un siècle apporte dans les idées d'un peuple. En Allemagne, les infortunes qui résultent de la passion du vin attendrissent les Allemands ; du temps de Regnard, le jeu était considéré par les Français comme une fureur sordide, un vice crapuleux indigne de provoquer la pitié. Des malheurs dont la source provenait d'un caractère avili n'intéressaient pas. En moins d'un siècle, l'opinion avait changé.

Imité du Joueur (*the Gamester*), qui fut représenté en 1753, sur le théâtre de Drury-Lane, à Londres, la pièce de Saurin enchaînait sur le genre sombre et noir de son modèle.

Grâce à l'anglomanie, enfin sur notre scène, Saurin vient de tenter la plus affreuse horreur,

eut beau s'écrier un poète indigné ; le Français, qui commençait à regarder avec intrépidité les scènes atroces dont on l'a depuis si largement divertit, fit à Beverley une réception enthousiaste. L'auteur, toutefois, adouci à la seconde représentation la férocité du dernier acte, en ne faisant lever au joueur qu'une fois le poignard sur son fils : il s'attendait tout à coup et l'embrasse. « On a remarqué, disent les *Mémoires* de Bachaumont, à la date du 11 mai 1768, que presque toutes les femmes qui avaient assisté à la première représentation étaient revenues à la seconde, malgré les frémissants convulsifs qu'elles avaient éprouvés. Tout est loué jusqu'à la sixième représentation. »

« Peu d'ouvrages dramatiques ont produit autant d'effet que celui-ci sur l'âme des spectateurs, remarque l'auteur du *Mercur* de France. On a dit qu'une pièce de théâtre était une expérience sur le cœur humain ; si jamais ce mot fut vrai, c'est surtout relativement à la pièce de M. Saurin ; mais elle est, de plus, une expérience sur le goût national : elle nous donne lieu d'observer ce que les Français peuvent supporter de terreur sur la scène, et le genre d'horreur auquel ils s'accoutumeraient avec peine... Le cinquième acte est le seul où M. Saurin se soit écarté, pour le fond de l'action, de l'original anglais. Jusque-là, il a suivi fidèlement la même marche, en corrigeant les irrégularités, et supprimant les détails dégoûtants et contraires à nos mœurs. L'enfant, qui n'est point dans la pièce anglaise, occupe ici presque tout le cinquième acte. La situation qu'il produit est-elle heureuse au théâtre ? tient-elle à la pièce ? ajoute-t-elle à l'intérêt ? Nous nous permettrons quelques réflexions à cet égard. Les quatre premiers actes de l'ouvrage ont fait généralement le plus grand plaisir. Le quatrième surtout est de la plus grande beauté. L'action est attachante ; le cœur est toujours intéressé et attendri. Il s'en faut bien que l'effet du cinquième soit le même. Une partie des spectateurs a été révoltée, et l'autre, en tolérant l'horreur de ce spectacle, est convenue que l'effet qu'il produit pèse à l'âme et l'accable. Ce partage d'avis et cette différence entre la sensation que les premiers actes ont produite et celle que cause le dernier sont déjà de grandes présomptions. C'est que l'horreur n'est point un plaisir ; c'est que le cœur aime à être effrayé ou attendri au théâtre, et non pas à être cruellement blessé. Il veut qu'on lui fasse sentir l'humanité, et non qu'on la lui fasse haïr. Les larmes sont délicieuses ; le serment de cœur, qui les sèche et les tarit, est à charge. Les atrocités, en tout genre, ne sont pas bonnes à présenter aux hommes. Celle-ci, en particulier, n'est point préparée, ne nait point du fond du sujet ; elle distrait l'âme de l'intérêt qu'elle occupait ; on plaignait un malheureux dans les remords ; on détournait les yeux d'un forcené qui oublie la nature. On nous dit qu'il y a des exemples de pareille horreur ; que des pères ont tué leurs enfants. Soit ; mais tout ce qui est horrible est-il intéressant ? est-il même bien vraisemblable que Beverley ne songe pas qu'il va porter à sa femme un coup mortel ? qu'il va lui ôter la seule consolation qui peut l'attacher à la vie ? Cette idée, si naturelle, ne lui vient point à l'esprit. Cependant il n'est point dans le délire ; sa mort est très-raisonnée ; il se rend compte de ses motifs. Enfin, l'on peut croire que l'au-

teur, en voulant ajouter à l'intérêt de son ouvrage, y a peut-être nui, en mêlant à cette espèce de douleur qui nous plait ces impressions désolantes que nous repoussons... On a fait d'autres observations sur *Beverley*. On trouve que ce n'est pas un joueur assez caractérisé ; qu'on ne voit pas assez les symptômes de cette funeste maladie et les traits prononcés de la passion. On peut répondre que l'imitateur français, ainsi que son original, a voulu peindre surtout les effets du jeu, et l'on ne peut nier qu'ils n'y aient, tous deux, très-bien réussi. On fait aussi quelques reproches au rôle de Mme Beverley et à celui de Stukeli : l'une est d'une résignation trop continue, et l'autre n'est pas assez adroitement méchant, et n'explique pas assez ses motifs. Il a, dit-il, été autrefois assez dédaigné par Mme Beverley. Comment ne s'en souvient-elle pas, et n'attelle pas les plus graves soupçons sur lui, d'après ce souvenir ?... »

Au mois de juillet 1769, *Beverley* fut joué à Toulouse. On avait soutenu, à Paris, le spectacle terrible que présente le cinquième acte ; mais, à Toulouse, les spectateurs ne purent supporter le tableau d'un père furieux et désespéré levant le poignard sur son fils ; beaucoup sortirent précipitamment, et quand l'acteur vint annoncer la seconde représentation pour le jour suivant, ceux qui restaient lui crièrent : « Adoucissez le cinquième acte, ou ne nous donnez plus le même ouvrage. » Cette pièce fut l'occasion, dans la même ville, d'une anecdote assez plaisante. On venait d'y jouer les *Femmes vengées*, de Sedaine, opéra que le public trouvait charmant et redemandait ; mais un capitoul, scandalisé de quelques scènes un peu trop osées, selon lui, en défendit la représentation : « En ce cas, dit l'acteur, nous aurons l'honneur de vous donner *Beverley*, pièce en vers libres de M. Saurin. — Comment, répliqua le capitoul, encore une pièce en vers libres, quand c'est pour cela que j'interdis les *Femmes vengées* !... » Rêléché au théâtre pour huit jours. « Quinze ans auparavant, un capitoul non moins bien avisé avait fait défendre la *Métromanie* ; par le motif qu'il était immoral et de mauvais exemple de vanter publiquement les poètes, gens inutiles à la société et ordinairement vicieux. Une autre anecdote se rapporte encore à *Beverley* ; c'est celle de cette mère qui, abandonnée par un fils ingrat et coupable, devenu comédien, et étant allée le voir jouer dans cette pièce, s'écria, cédant à l'illusion : « Le libertin, il n'est pas changé ! » et, au moment où le père lève le bras pour frapper son enfant : « Arrête, malheureux, ne le tue pas : je le prendrai plutôt chez moi. »

Représentée avec beaucoup de succès encore sous la Révolution, la pièce de Saurin fut retirée du répertoire du Théâtre de la République en 1794 par ordre supérieur. Le 13 février 1819, on essaya de la reprendre pour la soirée de retraite de Mme Thenard ; mais les vers libres de Saurin tentèrent peu le public de cette époque ; malgré le talent de Talma, qui représentait le principal personnage, et celui de Mlle Mars qui jouait le rôle de Mme Beverley, ils furent mal goûtés. Le hasard voulut, d'ailleurs, que ces deux grands comédiens ne fussent pas bons cette fois-là. — Monvel, Molé, Brizard, Dauberval, Mme Préville et Mlle Doligny avaient supérieurement interprété jadis les différents personnages de cette tragédie bourgeoise.

BEVERLEY, ville d'Angleterre, comté et à 45 kil. S.-E. de York, près de l'Hull, avec lequel elle communique par un canal ; 8,800 hab. Tanneries, fonderies ; commerce important de blé, charbons et cuirs. Belle église collégiale de Saint-Jean, appelée le *Minster*, ornée de plusieurs monuments des comtes de Northumberland et de la célèbre *Chasse de Percy*, ouvrage d'une admirable exécution. « Ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat et sur la baie de Massachusetts, à 20 kil. N.-E. de Boston, près de Salem ; 5,673 hab. Commerce important, industrie active. »

BEVERN, bourg du duché de Brunswick, cercle et à 4 kil. N. de Holzminden, sur la Bever ; 1,747 hab. Fabrication et blanchisseries de toiles, ruines de l'ancien château d'Eberstein.

BEVERN (Auguste-Guillaume), général allemand, né à Brunswick en 1715, mort en 1782. La valeur qu'il montra dans les deux guerres de Silésie le fit arriver au grade de général. Plus tard, il éprouva des revers et se laissa faire prisonnier par les avant-postes autrichiens pour se soustraire au courroux du grand Frédéric. Rendu à la liberté l'année suivante, il fut chargé du commandement de Stettin ; puis, dans une nouvelle bataille, il vainquit les Autrichiens. Après la paix d'Hubertsbourg, il alla finir ses jours à Stettin.

BEVERNINJK (Jérôme VAN), diplomate hollandais, surnommé le *Pacificateur*, né à Tergau en 1614, mort en 1690. Il fut trésorier de l'Union jusqu'en 1665, conclut en qualité d'ambassadeur extraordinaire la paix entre la Hollande et l'Angleterre (1654), et représenta les Provinces-Unies aux traités de Bréda (1667), d'Aix-la-Chapelle (1668) et de Nimègue (1678). Dans sa vieillesse, il s'occupa avec succès de botanique ; c'est lui qui introduisit en Europe la capucine à grandes fleurs.

BEVERUNGEN, ville de Prusse, prov. de Westphalie, régence et à 68 kil. S.-E. de Minden, sur la rive gauche du Weser ; 2,178 hab. ; fabrication de savon et d'huile ; distilleries,

papeteries ; commerce de grains, toiles et verres.

BEVERWYCK ou **BEVEROVICIUS** (Jean VAN), médecin hollandais, né en 1594 à Dordrecht, mort en 1647. Il étudia successivement la médecine à Leyde, Caen, Paris, Montpellier, Padoue, où il se fit recevoir docteur, et, de retour dans sa patrie, devint professeur de médecine dans sa ville natale (1625), président du conseil, bourgmestre, président de l'Amirauté (1631), enfin administrateur de l'hôpital des Orphelins. Ses principaux écrits sont : *Epistola quæstio de vitæ terminis* (Dordrecht, 1624) ; *De excellentia feminei sexus* (Dordrecht, 1636) ; *Introductio ad medicinam indigenam* (1644).

BEVIER s. m. (be-vi-é). Ancienne mesure agraire.

BEVILACQUA (Ventura SALIMBENT, dit le). V. SALIMBENT.

BEVIN (Elway), compositeur anglais qui vivait au xvi^e siècle. Elève de Tallis, il lui succéda comme maître de la chapelle royale, en 1589, et devint organiste de la cathédrale de Bristol. Son attachement aux idées catholiques lui fit perdre ces emplois. Il s'acquiesce une grande réputation par un ouvrage intitulé : *A brief and short introduction to the art of music* (Londres, 1731).

BEVIS, astronome anglais, né en 1696 dans le comté de Wills, mort en 1771. Après s'être fait recevoir docteur en médecine, il s'adonna presque exclusivement à l'étude de l'astronomie, ajouta des tables supplémentaires à celles de Halley, inventa un microscope circulaire, donna une règle mobile pour découvrir les immersions des satellites de Jupiter et fit de nombreuses observations astronomiques dont il se servit pour composer une *Uranographie britannique*, qui n'a pas été publiée. Bevis était membre de la Société royale de Londres.

BÉVUE s. f. (bé-vù — du préfixe péjoratif, bé, et de vue, proprement, mauvaise vue). Méprise, erreur grossière où l'on tombe par ignorance, par inadvertance : *Cette fausse lumière est une bévue de ses yeux et une illusion de son esprit.* (J.-L. de Balz.) Notre bévue fut d'autant plus grande que nous en avions prévues inconvénients. (De Retz.) La médecine, cet art dont le soleil s'honore d'éclairer le succès... et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues. (Beaumarchais.) Cette fois, d'Artagnan ne souffla pas mot : il avait reconnu sa bévue. (Alex. Dum.) Quant à l'idée de changer l'impôt proportionnel en impôt progressif, c'est une bévue dont la responsabilité tout entière appartient aux économistes. (Proudhon.)

Un caissier comme moi ne fait pas de bévue : Mes comptes sont à jour... AL. DUVAL.

On peut bien faire une bévue. Lorsque l'on est dans les brouillards. DÉSAUVIERS.

Vous m'avez plu, mon cher, à la première vue, Et jamais mon instinct n'a commis de bévue. EM. AUGIER.

— **Syn.** Bévue, erreur, méprise. Erreur a le sens le plus général ; il peut se dire de toute circonstance où l'on prend le faux pour le vrai, le mauvais pour le bon. La *bévue* suppose l'irréflexion, l'étourderie, presque la bêtise. Il y a *méprise* quand on prend une chose pour une autre, et cela peut arriver aux hommes les plus raisonnables ; si, dans le lointain, je prends un arbre pour un clocher, c'est une *méprise*, ce n'est pas une *bévue*.

BÉVUES LITTÉRAIRES et de quelques autres (DES). Certain docteur sortant de chez un malade vit un paveur occupé à mettre de la terre entre des silex mal joints. — Que faites-vous là, mon brave, lui demanda-t-il ; si je ne me trompe, vous dissimulez les défauts de votre travail ? — Je fais comme vous, docteur, répondit simplement l'ouvrier, je cache mes bévues avec de la terre. — Cacher ses bévues avec de la terre, voilà, en effet, qui est permis aux paveurs et aux médecins. Moins favorisés, les autres mortels doivent se résigner à endosser la responsabilité de celles qu'ils commettent et à se les voir reprocher au besoin sur tous les tons. Les gens de lettres principalement, les artistes, les savants, ou ceux qui font profession de l'être, les hommes d'Etat et les profonds politiques semblent voués d'avance aux quolibets de la galerie. Plus la bévue part de haut, plus elle a de retentissement, plus le souvenir en est durable. Il n'est pas de petit bourgeois radoteur qui ne reproche amèrement à Napoléon quelques bévues ; mais qui songera jamais à examiner celles qu'aura pu commettre ledit petit bourgeois ? Il est cependant telle bévue qui suffit à illustrer son homme. Que de bévues de ce genre depuis Gribouille se jetant à l'eau de peur d'être mouillé par la pluie, jusqu'à Jocrisse qui tue et fait empailler le serin de son maître pour être débarrassé du souci de son entretien. Le chapitre des bévues, traité au complet, serait fort instructif ; mais une vie d'homme ne suffirait pas à l'écrire. Nous devons donc nous borner à faire, non pas une moisson complète, mais une simple cueillette dans le vaste champ qui nous est ouvert, et cela, un peu au hasard, sans trop de souci de la méthode ou de la chronologie, laissant beaucoup à l'imprévu pour la composition de notre bouquet, recherchant toutefois les présidents de la littérature, de préférence aux rocs stériles de la politique. Nous laisserons de côté les montagnes

bleues de la métaphysique peuplées de purs esprits, qui, ayant tous raison, quoique d'opinions différentes, ne sauraient commettre de bévues ; mais, si l'on nous plait de monter au ciel, M. Babinet nous y conduira de cet air aimable qui lui sied si bien, et nous nous engageons, pour prix de sa complaisance, à ne pas lui rappeler les petits désagréments que lui suscita le mascaret. Les marées hautes, prédites par ce spirituel membre de l'Institut, lui jouent les plus vilains tours du monde. Janvier lui a donné aussi des démentis insolents. M. Babinet avait prédit des gelées à pierre fendre, et les pluies les plus tièdes sont venues impudemment arroser sa lunette occupée à inspecter les passe-ports de l'année qui va venir. Donc, nous ne rappellerons pas les mésaventures de M. Babinet, dont le rêve serait d'être métamorphosé en quelqu'un de ces capucins hygrométriques qui, obéissant à l'influence qu'exerce sur une corde à boyau la sécheresse ou l'humidité, ôtent ou remettent leur capuchon, selon que le temps doit être à la pluie ou au beau fixe. Réaumur, rappelant le mot de Montaigne, disait : « Je ne sais pas. » Arago aussi. Plus hardi, M. Babinet dit : « Je sais, etc. » Mais M. Babinet étant le seul prophète qui, jusqu'ici, ait montré de l'esprit, n'en disons pas de mal.

Un homme de sens et d'à-propos a écrit : « Si grande dame que soit l'histoire, elle n'a jamais refusé d'admettre l'historiette dans son cercle, qui est le *muséum du genre humain*, tout dépend de l'introduction. » A notre tour, nous pourrions dire : « Si grand monsieur que soit un dictionnaire, il n'a jamais refusé d'accueillir l'historiette dans ses colonnes, où viennent se grouper et s'allier tout ce que les siècles en travail ont vu, acquis et produit... » Mais, ici comme pour l'histoire, tout dépend de l'introduction, et notre embarras est extrême en songeant que l'historiette tant méprisée des personnages haut montés sur cravates académiques — cette sillonnée historiette qui a fait la gloire de Saint-Simon, de Mme de Sévigné et de quelques fins esprits du siècle dernier — que l'historiette, disons-nous, a besoin d'être adroitement menée à travers le sujet, tour à tour sérieuse et burlesque, dans lequel nous entrons sans boussole et au hasard de la plume. Le navire qui nous porte fait eau de toutes parts ; car, faut-il l'avouer ? presque tous les chercheurs qui ont voulu aborder cette partie ingrate et peu explorée de la bibliographie indécise sous la rubrique *Bévués littéraires*, montrent, hélas ! trop souvent, combien ils étaient pleins de leur sujet, et combien aussi, en parlant de bévues, ils ont aisé d'en commettre. De telle sorte que le lecteur instruit, pour peu qu'il soit enclin à rire, peut s'en donner à gueule bée sur la prétendue érudition de certains messieurs graves par état, et dont l'ânerie dépasse encore la suffisance. Quant à ceux qui entreprennent d'être exacts quand même, ce sont de farouches savants à la fréquentation desquels on se désarticule la mâchoire, tant l'ennui qu'ils dégagent est persistant ; leurs livres, établis à une température où neige les rhumes de cerveau, sont, il est vrai, bourrés de science ; mais il faut, pour les lire, une patience qui n'est pas de ce monde. Ce qui nous amène à dire qu'il serait bon, pour mener à bonne fin un travail comme celui-ci, d'avoir d'une main l'obstiné crayon d'un rongeur de bouquins, et de l'autre le fin stylet d'un conteur agréable. Rencontre difficile ! Du temps où régnait Voltaire — ce n'était pas celui où les bêtes parlaient — la chose se voyait encore ; mais, par le temps brumeux qui pèse sur notre littérature panachée, les gens dits sérieux ont bien et dûment établi qu'on ne peut être savant qu'à la condition de n'être pas spirituel, et spirituel qu'à la condition de n'être pas savant. Un style grave mène aujourd'hui à la considération ; un écrivain d'importance est celui qui ne rit jamais. Nous sommes bien plus sérieux que Molière, Voltaire et Beaumarchais ; ah ! mais oui ! Ainsi parle-t-on en ce pays de France, que le spleen menace et qui s'accarne à médire de la plus charmante, de la plus réelle, de la plus enviable de toutes ses qualités, à médire de son esprit. Bévue étrange, la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus éclatante, dirait Mme de Sévigné, et qui fait crier miséricorde aux personnes sensées, à toutes celles pour qui la tradition du génie français est quelque chose encore. Cette bévue incomparable nous ouvre à deux battants les portes de notre sujet. Entrons :

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement, » dit Petit-Jean dans les *Plai-deurs*. Heureux Petit-Jean, que ne viens-tu à notre aide pour faire de l'ordre avec du désordre, selon le précepte du préfet de police Caussidière ? Les premières notes qui s'offrent à nous en remuant notre volumineux dossier, dont nous ne voulons extraire que la fine fleur, sont celles qui se rapportent aux bévues, assez fréquentes du reste, de messieurs les traducteurs, comparés par Voltaire à des domestiques dont le défaut commun est de se croire aussi grands seigneurs que leurs maîtres, surtout quand leur maître est fort ancien. Une remarque à faire, c'est que tout traducteur érige volontiers son auteur en modèle de l'art, en génie, et presque toujours au